



Un territoire

Assmaâ Rakho-Mom

Bookapax
éditions

Assmaâ Rakho-Mom

Un territoire

© Assmaâ Rakho-Mom, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0999-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Nicolas, Nour, Balqis et Bilel

LUNDI

1.

Tomber malade, c'est résister à la chute. C'est laisser couler son corps et tenter de le relever. Encaisser les diagnostics. Déjouer les pronostics. Ne pas céder à la panique. Faire son autocritique. Oublier toute logique. Intégrer une nouvelle sémantique. Et malgré tout, se redresser, en chier, et s'obstiner. Soit on s'en relève changé, soit on plonge, terrassé. Car la maladie est un territoire. Ilyes le hante depuis toujours. Il en connaît mieux que personne les coins et recoins. À trente-cinq ans il vous dirait que la maladie est une région instable. La paix y est un leurre. Il a beau négociier, elle exige, implacable, qu'on lui prête l'oreille. Qu'on tienne compte de ses dires. Ilyes l'a fréquentée petit, il pensait en avoir fini avec elle. Elle le rattrape. Il est désormais époux et père. Et la maladie est de nouveau là. Déterminée. L'époux tâtonne, le père vacille.

Sa main laisse une trace humide sur la poignée tandis qu'il pousse la porte de la chambre de ses filles. Sa paume est chaude quand elle se pose sur l'épaule de Bahia, sa cadette. Il sent qu'elle se crispe. *C'est l'heure de se lever, il est 7h*, il dit avec sa voix fragile du matin. Bahia déteste cette voix. Elle rabat la couverture sur son visage. Elle n'a pas envie de se lever. Ou plutôt si, elle aimerait. Mais ces derniers temps, tous les matins, sa tête lui fait des misères. Des petits riens viennent la titiller. Ça finit toujours en gros quelque chose. Surtout si c'est papa qui vient la réveiller. Bahia déteste cette voix chancelante. Son papa, elle voudrait qu'il enfonce la porte, qu'il la soulève du lit, qu'il sorte sa grosse voix.

Les filles debout ! il fait en ouvrant les rideaux jaunes. Bahia les trouve affreux. Maman dit qu'ils font comme un soleil dans la chambre. La fillette sert un peu plus fort la couette dans sa main. Elle entend sa grande sœur qui gesticule dans le lit du bas. Bientôt Narimane va se lever, s'étirer en s'accrochant aux lattes, puis filer aux toilettes. Bahia, elle, reste là, dans la chaleur du matelas. Aucune envie d'affronter les yeux jaunes de papa. Parce que qu'ils sont jaunes et personne ne s'en aperçoit. Ça l'énerve, Bahia, d'être la seule à voir ces petits détails.

Ilyes aime se lever tôt. Profiter du silence de l'appartement. Le calme houspille l'indolence de ce corps qu'il ne maîtrise plus. Voilà bientôt un an qu'il s'abandonne aux mains des médecins, qu'il est balloté d'un diagnostic à l'autre, qu'il essaie tant bien que mal de garder le moral hors de toute noyade. Quand ses journées s'achèvent, il lui arrive de se dire 'encore une de gagnée'. Sa toilette matinale est de plus en plus écourtée. Ce corps douloureux, fatigué, fouillé, il le fréquente avec circonspection, le manipule avec attention, en scrute la moindre cabosse. Il ne retrouvera une respiration sereine qu'une fois le diagnostic arrêté.

Ce matin, il tarde à réveiller son épouse. Il prend le temps de marcher jusqu'à la boulangerie la plus éloignée, puis prépare un café toujours infusé d'armoise blanche, attend que le liquide fumant jaillisse du percolateur, et se délecte des premiers effluves. Alors seulement, il se dirige vers sa chambre et tire les rideaux sombres. Le lit est soudain inondé de lumière et Leila, toujours somnolente, repousse la couverture d'un pied nonchalant.

Allez Bahia debout ! Tu vas finir par être en retard ! Là c'est maman. Sa voix ne permet pas de dire non. Bahia bouge un peu, histoire de faire durer la nuit, mais maman ne part pas. La tête collée aux barreaux du lit du haut, elle passe un bras, le pose fermement sur la tête de sa fille et écarte la couverture. Ses grands yeux obstinés ne laissent pas le choix à la fillette. Elle file aux toilettes la mine renfrognée en espérant ne pas croiser papa. Maman en profite pour ouvrir grand la fenêtre. Son débit de paroles rythme ses gestes, rapides, irrévocables. Pourtant chaque fois, quand arrive le moment de s'habiller, les mêmes cris. Ce matin, ça ne rate pas. Bahia s'emporte et dans la cuisine, le bras de Ilyes reste un instant suspendu. Il souffle, crispé, avant de croquer dans sa tartine. Intérieurement, il remercie Leila de lui épargner cette corvée. Car c'en est une. Habiller Bahia est un chemin de croix. La moindre gêne, le moindre accroc, la moindre entrave lui fait rejeter le vêtement. Il lui arrive souvent de vérifier si les manches ont la même longueur. Un doute, et l'habit finit au sol. Leila perd régulièrement patience et finit par s'emparer du tas de vêtement pour le balancer dans le placard. Bahia se calme alors et reprend les vêtements de la veille. À 9 ans, c'est une hypersensible angoissée. Sa bouille aux grands yeux noisette attire souvent les regards. Sous un vernis velouté se cache un véritable volcan. Bahia est une

colérique qui n'hésite pas à sortir les griffes. C'est une petite fille adorable qui peut virer ardente quand elle se sent attaquée. Ses maitresses successives le répètent à l'envi, elles en voudraient trente, des enfants comme elle. Narimane, elle, rit sous cape. La vraie Bahia, comme elle aime le dire, il n'y a qu'elle qui la connaît.

Il est du matin, Ilyes. C'est ce qui le rapproche de son aînée, Narimane, treize ans. Entre fille et femme, elle saisit les situations et les gens avec une acuité d'adulte. Toute en longueur, elle pose sur le monde un regard d'amoureuse du théâtre. L'œil fureteur, elle cherche derrière les masques le chemin vers le cœur. Ces mêmes masques, elle s'en sert avec brio pour s'insérer dans les scènes du moment. En temps de drame, comme en temps de joie, elle sait remonter les vents contraires ou en épouser les ondulations, et n'hésite pas à mettre les pieds dans le plat pour pousser les adultes à la confidence.

L'oreille plongée dans le bain des informations qu'il fait couler chaque matin, Ilyes finit son café près de son aînée qui déjeune. À la porte de la cuisine, Bahia bloque, sourcils froncés. Puis elle se dirige vers la radio et l'éteint d'un doigt agacé. Papa fait *oooh*. Le *oooh* du garçonnet à qui on a retiré un jouet. Bahia évite de le regarder. Elle choisit sa place pour ne pas se retrouver en face de lui. Il le sait. Le petit garçon en lui s'en révolte et le père réapparaît, en colère. Leila sent la tension grimper. Elle débarque en finissant de boutonner son chemisier, saisit Bahia par les épaules et lui demande de s'asseoir à la droite de Narimane d'une voix résolue. Se tournant vers son époux, elle lui fait les gros yeux. Ça veut dire *S'il te plait quitte les lieux*. Mais Ilyes n'est pas d'humeur. Deux chaises sont encore inoccupées. Bahia va devoir faire avec. La petite fille tourne les talons et va se jeter sur le canapé, les traits crispés. Sa mère n'insiste pas. Ilyes, lui, envoie des mots qui brisent la matinée. Leila, silencieuse, le laisse évacuer sa fureur. Les yeux plus jaunes que jamais, le regard triste, il finit par lâcher sa tasse dans l'évier avant de quitter la cuisine, dos voûté. Il souffle un au revoir exaspéré, balance son sac à dos, et claque la porte. Les traits de Bahia se détendent enfin. La colère de papa, c'est la preuve de sa force toujours présente.

2.

Elle est pas du matin Bahia. Faut pas lui en vouloir. Elle a du mal à se lever, à s'habiller, et depuis quelques temps elle est dépassée. Avec Ilyes, on dirait qu'elle est fâchée. Lui aussi doit le penser. Mais Narimane, qui l'observe sans cesse, sait que c'est la peur qui la fait pleurer. C'est la peur qui la fait paniquer.

Narimane aussi a peur. Mais c'est son père qui l'effraie. Plutôt ce mal qu'elle ne connaît pas. Il a beau expliquer, essayer de rassurer, elle a peur. Ilyes dit toujours les choses, il veut toujours tout préciser. Il fait en sorte de poser des mots limpides sur les événements. Pour ça, il convoque. Organise des réunions de famille. C'est ce qu'il a fait quelques mois auparavant, quand la maladie s'est manifestée. Il s'est planté dans le salon avec sa tête qui dit *Il faut que je vous parle*, il a fait les cent pas avec les doigts qui se touchaient en faisant des accents circonflexes, et s'est saisi du livre qu'il avait préparé sur la table. C'était un grand album que Leila avait acheté quand Narimane était encore au CP. Le corps humain y était présenté avec des dessins très colorés, des découpes abondamment fléchées. Ilyes l'avait ouvert à la page où le corps du bonhomme est coupé en deux pour bien montrer les organes. Il avait posé son index et avait dit *Là vous voyez ? Les reins*. Ses deux filles s'étaient penchées pour mieux voir et avaient fait « ah » comme on dit « ok et alors ? » Leur père s'était redressé, avait mis sa main sur son dos et avait dit que ses reins à lui ne faisaient plus leur boulot de nettoyage, et les saletés s'accumulaient dans le sang. C'était dû à une maladie auto-immune qui s'était soudain déclarée.

20%. C'est le chiffre qu'il a lâché ce jour-là. Mes reins ne fonctionnent qu'à 20%, il a dit. Les filles faisaient des yeux perdus. Elles digéraient mal le flux d'informations. Alors quand il a attaqué le volet dialyses et fonctionnement des machines, elles ont décroché. Ilyes a bien demandé si elles avaient des questions mais elles n'avaient pas vraiment envie de poser celles qu'elles avaient en tête. Bahia a dit *Je veux aller dans ma chambre*. Il l'a fixée un instant, et a dit ok en refermant le grand livre. Puis il s'est posé sur le canapé, a jeté à Leila un regard troublé et a levé les paumes vers le ciel.

— Laisse-les assimiler l'information, elle a dit tout bas. Les questions

viendront plus tard, c'est sûr.

Dans la chambre, Bahia est montée dans le lit du haut et a remonté la couette jusque sous son menton. C'était en plein été pourtant. Elle a alors posé la question que Narimane n'osait formuler devant leur père :

Tu penses que papa va mourir ?

Mais non ! lui a répondu sa grande sœur en levant les yeux au ciel. En vérité, elle n'en savait rien du tout. *Papa a dit que non*, elle a menti pour rassurer sa petite sœur, et pour s'en convaincre aussi. Bahia n'a plus rien dit. Elle est restée dans son lit jusqu'au dîner. Quand Ilyes les a appelées pour manger, elle a demandé à être servie dans son lit. Leila a commencé par dire non. Et puis elle est venue dans la chambre et elle a changé d'avis.

Peu après, Ilyes a passé plusieurs jours à l'hôpital pour des injections visant à endiguer la maladie. Leila est arrivée avec ses deux filles, mais l'accès aux chambres n'était accessible qu'à partir de seize ans. C'est donc leur père qui a fait le déplacement, trainant un chariot en métal sur trois roues. Dessus, se balançait un sac plastique et un tuyau rejoignait son bras avec une piqûre. Leila était trop occupée à prendre les dernières nouvelles pour voir le regard ébranlé de Bahia sur la main de son père. Dans le tuyau, des petites gouttes de sang formaient comme des points de suspension. Bahia les a montrées à sa grande sœur avec une tête qui disait sa trouille. Quand, deux jours plus tard, Ilyes est rentré à la maison, sans tuyau ni bâton à roulettes mais avec une trace de la piqûre sur sa main, sa fille cadette a refusé de l'avoir dans son champ de vision. Au début, il a laissé couler, changeant de place en bougonnant un peu. Il s'est dit que ça passerait. Mais les semaines ont défilé et la tension est toujours manifeste quand vient l'heure de passer à table. Bahia commence par se fermer, et si Ilyes ne comprend toujours pas, elle se met à pleurer en plongeant la tête dans le torse de Leila. Cette dernière se retient de s'emporter. Elle pose la main sur la tête de sa fille et fixe son époux avec des gros yeux. Dans les premiers temps, en père qui essayait de comprendre, Ilyes a pris son mal en patience et s'est déplacé. Parfois même il s'est effacé, préférant manger seul dans la cuisine. Mais il a fini par s'emporter. Tout ça devenait trop ridicule.